

A 9 h. nous étions en voiture en route pour le Bassin. A peine avons nous traversé le village, dans un sable où le cheval enfonce jusqu'au boulet, que nous prenons la plage même de la rive. La position est très ennuyeuse; comme le reflux est encore peu avancé, nous sommes forcés de nous tenir près de la rive où le sable est moins dur, et l'inclinaison plus fortement prononcée nous astreint à une posture des plus fatigantes.

Pas d'autres traces de chemin que le sable humide et durci de la plage que le flux vient de laver. Mais il arrive parfois que des prolongements de la grève, à échelons trop brusques, viennent interrompre la ligne que nous suivons; force nous est alors de monter sur la rive même, où les roues enfoncent dans un sable mouvant jusqu'à la moitié des raies.

Nous cheminons ainsi lentement et péniblement pendant plus d'une heure, lorsque nous voyons la rive à notre gauche, élevée d'une dizaine de pieds, et couverte en cet endroit d'une grande herbe grossière, le *Calamagrostis arundinacea*, dans laquelle des bêtes à cornes à demi cachées cherchent à brouter les jeunes feuilles du bas, quelque dures et sèches qu'elles soient.

Mais voici que tout-à-coup la dune entière est interrompue par un rigollet ou bras de mer de plus de 100 pieds de largeur. Il faut alors bien connaître le point de la marée pour aller chercher au nord un gué dont nous voyons les balises à plus d'un mille au large. Nous nous engageons donc dans l'eau. Heureusement que le fond est bien uni et dur, car l'eau qui de temps en temps menace d'entrer dans notre voiture, agitée par le vent, nous rend cette navigation en voiture à roues, assez peu rassurante, quoique possédant pour nous un caractère de nouveauté non dépourvu d'intérêt. Le cheval sans répugnance s'avance lentement, nous tournons la courbe au large en suivant toujours les balises, et atteignons la plage de l'autre côté pour la suivre encore près d'un mille avant de monter sur la côte.